Robert Scholtus, Faut-il lâcher prise ? Splendeurs et misères de l'abandon spirituel

Paris, Bayard Centurion, « Christus », 2008, 99 pages.

Jean-Paul Resweber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2283>

DOI : 10.4000/leportique.2283

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Paul Resweber, « Robert Scholtus, Faut-il lâcher prise ? Splendeurs et misères de l'abandon spirituel », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, mis en ligne le 05 février 2009, consulté le 26 mars 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2283> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2283>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Robert Scholtus, Faut-il lâcher prise ? Splendeurs et misères de l'abandon spirituel

Paris, Bayard Centurion, « Christus », 2008, 99 pages.

Jean-Paul Resweber

- 1 Dans ce livre clair, concis et abrasif, fruit d'une réflexion tenace et d'une méditation personnelle que l'on sent au fil des pages, R. Scholtus met en perspective une question qui, me semble-t-il, constitue le motif caché de la plupart de ses travaux antérieurs : faut-il lâcher prise ? L'expérience du « lâcher prise » échappe à la rhétorique convenue de la modernité : celle, thérapeutique, du ressourcement en soi, lieu de potentialités insoupçonnées, comme on le jaspine aujourd'hui dans les stages de formation ; celle, économique, du manager dynamique qui, fidèle à l'éthique de l'entreprise, entame un « break » bienfaisant et taillé pour une remise en forme qui va le relancer dans la course à l'« hy-performance » ; celle, pseudo-mystique, du Narcisse, imbécille heureux, qui, lâchant prise, glisse dans la béatitude du sentiment océanique.
- 2 À ces caricatures fort bien décrites du ressourcement, de la suspension et de l'immersion, R. Scholtus oppose une expérience radicale aussi bien philosophique que religieuse. *Philosophique*, comme la propose Heidegger, en s'inspirant de la « *Gelassenheit* » de Maître Eckart. Il est vrai que la sérénité heideggerienne s'impose, dès que s'estompe la méprise d'une quelconque prise sur l'Être, pour laisser place à l'épreuve alternée d'une déprise et d'une reprise, dont la répétition kierkegaardienne est sans doute l'expression paradoxale. Lâcher prise, ce n'est pas démissionner, mais, selon Heidegger, *faire être* ce que l'on *laisse être* (*sein lassen*). Mais, selon R. Scholtus, cette expérience est aussi et surtout *religieuse* : on en trouve des expressions plus ou moins provocantes chez Fénelon, par exemple, mais c'est surtout chez les mystiques, tels Maître Eckardt, Thérèse de Lisieux, Charles de Foucauld et bien d'autres, que la quête et la découverte de Dieu atteint des limites « incroyables ». L'expérience débouche, en effet, sur un renversement de perspectives. Car l'abandon de soi à Dieu ne saurait être authentique, s'il n'est vécu comme l'envers de l'abandon de Dieu lui-même.

Croire, c'est se riquer à vivre comme si Dieu nous avait abandonnés. Finalement, bien des gens croient ce qu'ils savent. Le mystique, lui, ne croit pas ce qu'il sait, car il ne sait *rien*, sauf peut-être cela justement : il *sait* croire.

- 3 Le lâcher prise débouche sur l'épreuve du néant : néant des concepts métaphysiques de Dieu qui sont nul doute les plus athées, néant des images « perverses » de Dieu qui sont sans doute les plus prégnantes, néant de notre être aspiré par le néant de Dieu qui, en s'incarnant, s'est pour ainsi dire dépris de lui-même. Il reste finalement la seule voie qui ouvre à l'expérience d'un don inoui qui ne fait peser sur nous aucune dette, sinon celle de notre liberté.
- 4 Le livre de R. Scholtus interpelle certes le croyant qui ne saurait vivre sa foi sans toucher aux limites de l'expérience mystique. Mais il nous interpelle tous, car, me semble-t-il, l'expérience mystique n'est pas réservée aux croyants : il existe des athées « mystiques ». Mais, d'une façon plus générale, on peut dire que l'expérience du « lâcher prise » implique une *éthique* à laquelle l'auteur fait allusion, en reprenant une formule qui lui est chère : nous n'avons pas à nous poser en gestionnaires, mais en poètes de notre existence. Le désir insiste en se déprenant de l'objet, car il est désir du désir de l'Autre, selon la formule de Lacan. Le langage poétique, quant à lui, fait sens en se déprenant des références instituées, pour inventer le monde, voire pour inventer Dieu, au sens où l'invention est à la fois une création qui est dé-couverte et dévoilement d'un déjà-là insoupçonné.
- 5 R. Scholtus a raison de souligner que le Dieu de la Théodicée brouille notre conception de Dieu et nous engage dans des prises de position intenable. L'invention mystique de Dieu n'a rien à voir avec l'inventaire philosophique de l'Absolu.